

Patrick Ottaviani

# JOUR DE SOLEIL



(...)

*L'autogreffe de la dernière chance,*

5 juillet, A12, Tunnel de Fontenay, triangle de Rocquencourt, Le Chesnay.

On t'installe à la chambre stérile 59. « Vous allez bien, madame Ottaviani ? », une toute jeune infirmière, si douce, si calme. Je t'aide à ranger tes affaires. Je connais le placard, ses étagères, la mini penderie avec trois cintres. Une fois vide, je place ton sac de voyage au-dessus du meuble.

Des détails. Comme l'abonnement télé au rez-de-chaussée avec la jeune antillaise aux oreilles percées et sa gentillesse encourageante : « Vous allez bien ! »

En fin d'après-midi, on te fait l'injection chimio ; demain on te transfusera tes cellules souches.

Trois semaines vont se dérouler. Ton potentiel physique est largement émoussé. Tu en es à dix mois de traitements. Quasiment sans relâche. Lors de la première autogreffe, tu avais de la réserve, là, tu es limite.

Deuxième jour, troisième jour, quatrième jour, il ne se passe rien. Puis les défenses immunitaires chutent, c'est le principe !

Hier, en rentrant de ma visite à Mignot, j'ai eu un instant de bonheur inattendu. Il est venu vers moi à travers les pièces de l'appartement, il souriait, flottait au-dessus de nos jardinières, dansait devant moi, m'entourait.

C'était un jour de grand soleil. Rayons fins et chauds. Ils pleuvaient sur les maisons du Gandouget, sur les arbres, sur les voitures qui passaient dans la rue.

Je suis allé dans ton atelier.

J'avais envie de consulter tes tableaux en appui les uns contre les autres. J'en recherchais un, en particulier, un qui me parle et que tu as baptisé « Jour de Soleil. »

Il était caché par une sculpture en fil de fer. Je l'ai saisi. L'ai déposé sur ta table de travail et me suis mis à le humer. Plusieurs fois j'ai recommencé ; je le sentais, je l'embrassais. Et puis, je me suis mis à considérer l'univers que tu avais représenté. J'étais époustoufflé par le côté galactique de ta peinture. On aurait dit que tu avais cherché à croquer ces genres de nébuleuses entourées de trous noirs qui

se déplacent dans l'univers comme des amants en fuite. Tes couleurs célestes sont incroyablement harmonieuses, tu as vraiment le sens de la couleur. Dans la plupart de tes tableaux tu laisses des blancs et tu n'aimes pas trop que l'on te questionne à leur sujet.

Je n'aime pas le blanc et le noir ces couleurs de l'extrême.

Je suis resté un long moment en compagnie de « Jour de Soleil », jusqu'à ce que je me réveille d'une douce nostalgie interne. La nuit était tombée et je suis allé me coucher. Il était vingt-deux heures trente et je t'ai envoyé un texto. La nuit, à l'hôpital, je l'imaginai, toi avec les poches accrochées à ta potence, les contrôles à n'importe quelle heure de la nuit, mon dieu ! J'avais peur que tu ne meures pendant ton autogreffe.

Reprendras-tu tes pinceaux et quand ?

L'art sera-t-il plus fort que ton cancer. La sublimation suffisante pour l'emporter. Ou bien l'art n'est-il qu'un refuge où l'on te laisse tranquille et où tu te sens en sécurité. L'art n'est-il pas un rêve, une manière de t'isoler. Tu as toujours mobilisé une énergie folle pour mener de front ta

vie familiale et artistique. Et là, avec ce cancer de la moelle osseuse, il y a une rupture.

J'en suis là de mes pensées. Il y en a une qui me taraude, que je chasse, mais qui revient : il restera tes œuvres.

Pourquoi, ai-je, cette « fulgurance » à l'intérieur de ma tête ?

Je la refoule. Va voir ailleurs si j'y suis !

Non, non et non ! Il y a les traitements ; tu vas guérir.

Je hurle l'insoutenable de ta vision sur ce lit médicalisé avant de me replier je ne sais où à l'intérieur de moi-même.

**Fin de l'extrait**